

Brigitte Guilhot

LES PASSEURS

Evocation littéraire



Illustrations

Françoise Veau

J'ai écrit « Les Passeurs » au cours de l'été 2005. Depuis, ce texte a été illustré aux cires de couleur par Françoise Veau.

J'ai aujourd'hui l'intuition de l'envoyer dans le monde pour qu'il vive ce pour quoi il est né : être lu et partagé sans attendre qu'il ait la forme d'un livre.

« Les Passeurs » est une évocation amoureuse et littéraire. J'y raconte des hommes réels ou fantasmés qui ont partagé ma vie ou croisé ma route et ont ainsi participé à ma transformation de femme au fil des années.

Ce qu'exprime ce texte c'est que nous sommes tous, les uns pour les autres, « Passeurs » et « Passeuses » et que chaque rencontre, quelle que soit sa nature, sa durée ou son intensité, est pleine de sens et mérite à ce titre d'être considérée comme sacrée.

Je vous souhaite une bonne lecture et me réjouis à l'idée de l'écho que ces mots trouveront peut-être en vous.

N'hésitez pas à les partager (avec ces lignes et dans son intégralité) si et autant que vous le souhaitez.

A Paris, le 12 février 2012

Brigitte Quilhot

briguilh@club-internet.fr



Le garçon d'honneur

L'arrangeur

Le premier amour

Le seminariste

Le fiancé

L'Indien

Le fils

Le passeur

L'artiste

Le mari

Le frere

...



Le garçon d'honneur

D'abord, il y eut l'excitation d'avoir été choisie.

Cette joie à l'idée d'être reine de la fête, de porter la traîne de la princesse du conte, forcément belle, assurément aimée, avertie de tant de choses mystérieuses... la sensation du baiser du prince, l'impatience des rendez-vous, les dîners au restaurant, les confidences au bord de l'eau, les robes gonflantes, les talons qui claquent, les rires de gorge...

Puis, il y eut la tension des coups de téléphone, de cette organisation la concernant au plus près de son intimité et dont les rouages, cependant, lui restaient inaccessibles, l'odeur et le toucher du tissu fleuri livré en rouleau, les rendez-vous chez la couturière, les mensurations, à moitié nue dans sa culotte de coton, respiration suspendue, ventre rentré, bras autour de la poitrine, frissonnante et émue, la sensation du jupon amidonné qui gratte et fait les cuisses rouges, les essayages maladroits, la tête, puis un bras, puis l'autre, crispés sur la morsure d'une épingle oubliée, le choix des chaussures vernies à bride, interdites avant le grand jour, admirées et caressées dans leur papier de soie.

Puis, il y eut les questions impatientes, les ça arrive quand, les à quelle heure on part, les ils habitent où, le sommeil qui ne vient pas, les nuits agitées, les réveils précipités, les jours comptés sur le bout des doigts, les jeux ennuyeux, les copines jalouses, la maîtresse indifférente, le temps qui s'étire... interminable.

Puis, il y eut le départ.

Carrosse avancé pour elle, étoile d'un jour, élue entre toutes, jeune suivante au visage radieux et explosé de rires derrière la lunette arrière tandis qu'elle s'éloigne encore et encore de celles qui restent à leur vie ordinaire.

Et l'émotion, peu à peu, qui s'installe, au fil des kilomètres.

Conscience, soudain, et qui noue son ventre, de sa solitude, alors qu'elle roule vers un inconnu où l'attendent des rituels étranges, des codes et des règles ignorés, des maladresses et des tremblements inévitables, et cette peur aussi, colorée de cafard, de ne pas être digne de la mission qui lui a été confiée.

Enfin, il y eut l'arrivée au château, les cris et les rires des sœurs de la princesse, les mains qui saisissent les siennes, l'emportent, la cajolent, l'ébouriffent, les bouches qui lui parlent, lui sourient de mille dents étincelantes, lui posent autant de questions joyeuses pendant que d'autres mains la débarrassent de ses nippes, enfilent par-dessus sa tête la longue robe blanche à grandes fleurs mauves, ceignent sa taille d'un large ruban, ceignent sa frange blonde d'une couronne fleurie, mettent dans sa main gantée de dentelle un bouquet semblable à celui de la robe, fardent sa bouche d'une touche de rouge audacieuse et légère, tandis que - telle Cendrillon - elle tend son pied à l'escarpin verni, qui craque, fait mal un peu, et du bruit en marchant, et qu'elle se regarde enfin dans la psyché, de haut en bas et se découvre autre, soudain.



La robe fleurie, le jupon amidonné, la large ceinture, la couronne qui encercle sa tête, les gants de dentelle blanche, les chaussures vernies, la bouche, touche finale, cerise et gonflée, elle ne comprend pas vraiment de quoi il s'agit, elle devine vaguement qu'il se passe quelque chose, elle ne saurait bien sûr le dire ainsi que tout concourt à allumer ses premières sensations de femme.

Et les regards sur elle des jeunes filles amusées.

Alors, il fait son entrée.

Suivi de quelques jeunes hommes qui le poussent dans le dos, doucement mais fermement, vers elle, la fille en robe fleurie avec ses gants de dentelle blanche et son bouquet à la main, et il avance, souriant et gêné et rougissant, et elle le découvre tout vêtu de blanc avec sa ceinture rouge, promesse de jeune mâle basque, elle ne le sait pas mais c'est ainsi pourtant qu'il se présente à elle, avec sa tignasse brune, ses yeux noirs et ses joues pommelées.

Alors, ils se fixent en silence sous les yeux brillants des jeunes hommes et des jeunes filles qui ont l'impression, pour la première fois de leur courte existence, de mettre en scène la vie et la passion, et la rencontre de Roméo et Juliette, peut-être, qui sait.

Alors, la fille dans sa robe fleurie et le garçon dans son costume blanc ceinturé de rouge devinent qu'ils sont les acteurs d'une histoire nouvelle, qu'on attend d'eux quelque chose qui a à voir avec l'amour, le désir, ou l'image de l'un et de l'autre, et - sans encore avoir réfléchi bien sûr à l'idée du Destin - ils acceptent cette rencontre, s'en réjouissent même, et ils se prennent la main pour se diriger vers le lieu de la cérémonie où la princesse et son prince les attendent pour convoler en juste noce.

Et la procession se met en route vers la petite église perchée sur la colline, et ils marchent derrière la princesse blanche, suspendue, rayonnante, au bras de son père, et elle et lui tiennent dans une main un pan de la traîne fluide parsemée de roses tandis que de l'autre main ils s'accrochent l'un à l'autre, et tout le monde sur leur passage rit et sourit à plein visage en s'exclamant qu'ils sont beaux et charmants.

Et le temps s'étire, l'un et l'autre inséparables comme s'il en avait toujours été ainsi, et l'heure de la danse arrive qui les voit, tempes jointes, tête brune contre tête blonde, son bras à elle reposant en un geste rond sur son épaule à lui, et sa main à lui entourant sa taille à elle, comme ils l'ont vu faire par les grands, et avec une touchante maladresse.

Et autour d'eux les adultes continuent d'échanger des rires et des sourires de connivence face à ce couple lilliputien semblable aux mannequins minuscules aperçus dans les vitrines des grands magasins, drapés dans des tenues d'une sobre élégance pour lui, follement féminines pour elle, et qui la font plonger dans des rêveries sans fin lorsqu'elle est sur le chemin de l'école comme si, conçues par le souffle inspiré et prémonitoire des plus grands créateurs, elles n'étaient destinées qu'à leur *âge de raison*.



L'arrangeur

Il était habillé de noir.

C'était un petit homme brun, rond, je dirais même... potelé, avec un air attentionné, étonné aussi, ou inquiet peut-être, de ma passion, de l'innocence qui la nourrissait, de ma disponibilité, de cette envie violente qui m'animait de tout bousculer, de saisir la chance qui m'accompagnait ce soir-là, je la sentais. Rien qu'à le regarder.

Il avait quoi, derrière lui, mis bout à bout. Vingt-trois ans ?

Je voyais un homme, un adulte, *un vieux*... mais dans sa tête, il était quoi ?

Et moi, avec mes seize ans, ma disponibilité, mon ouverture, mon empathie, mon rire sans doute qui sonnait comme un carillon, mes mains qui virevoltaient, mes hanches que je faisais onduler sous ma robe légère, mes jambes nues que j'apprenais à croiser, qu'est-ce que je foutais dans cette chambre d'hôtel ?

Qu'est-ce que j'attendais, nom de Dieu ?

J'espérais quoi de ce jeune type qui me regardait avec son sourire gentil, sa bouche ronde et charnue (je m'en souviens, émouvante et sensuelle), ses petits yeux noirs, ce type pas beau, mais fort, je le sentais, pas fort, puissant, déjà j'aimais ça sentir la puissance d'un homme, la puissance et la parole.

Quand un homme parle, quand un homme *me parle*, avec des mots qui forment des phrases et des idées, avec une syntaxe qui se transforme en autorité, quand il joint le geste à la parole, que sa main attrape ma main quand il ordonne : *Viens !*, ou que ses bras m'enlacent quand il promet : *N'aies pas peur, je suis là*, alors cet homme peut m'emmener de l'autre côté de la terre.

C'est ce que j'attendais, ce soir-là : qu'il m'emmène de l'autre côté de la terre.

Il parlait peu, il m'écoutait.



Ça aussi c'est beau, un homme qui m'écoute. Un homme qui ouvre ses yeux et ses oreilles et qui m'écoute. Un homme qui sait qu'il ne sait pas. Un homme qui a envie d'entendre pour, peut-être, comprendre. Mais sans certitude, peut-être, seulement, pour la beauté d'entendre une langue inconnue. La mienne.

Qu'est-ce qu'elle veut ? se demandaient ses vingt-trois ans.

Qu'est-ce que tu veux ?

Alors, il m'écoutait pour comprendre.

Il ressemblait à ces chiens qui se tiennent devant un nourrisson, en suspension sur leurs pattes arrière, au-delà du tremblement, conscients de leur force, de leur pouvoir de destruction, et d'un possible bouleversement.

Ce n'était pas lui que je cherchais. Il le savait.

Mon héros, c'était l'autre, celui qui chantait avec sa voix grave, qui ondulait dans son pantalon blanc au rythme de ses mélodies d'amour, qui connaissait les femmes sur le bout des doigts, ça sautait aux yeux rien qu'à l'entendre, mon héros c'était la vedette de la chanson que je poursuivais après son concert jusque dans les couloirs de son hôtel.

Lui, il était le pianiste, *l'arrangeur*.

Je n'avais trouvé que lui, finalement.

Alors, je lui demandais de me révéler le mystère de l'autre puisqu'il le connaissait à le toucher, de m'apprendre l'homme, son attention, sa force, son exotisme, de bouleverser ma vie, de me trouver si belle qu'il ne pouvait résister à la volonté brutale de m'emporter, de m'épouser, de me faire mille bébés.

Il le savait.

Et je riais comme on le fait à seize ans, je parlais trop, je gloussais et niaisais, je l'allumais dans une provocation innocente, et il me regardait.

Il me souriait.

Alors, je tombai amoureuse de sa tendresse, et de son respect. Je l'ignorais mais c'est pourtant ce que je faisais, tomber amoureuse de son respect qui tenait en respect mon inconscience, mon romantisme, ma folie juvénile, ma naïve influence.

Il aurait pu me blesser, m'abîmer.

Il le savait.

Il n'en a rien fait.

Il a pris mes mains dans les siennes, je me souviens.

Elles étaient tendres et fortes.

Mon rire s'est mis à trembler.

Je ne jouais plus.

Il a posé ses lèvres sur les miennes, juste un baiser.

C'est tout.

Dans les mois qui ont suivi, je me suis enfermée dans le silence.

J'ai tricoté mon chagrin longtemps, une maille à l'endroit, une maille à l'envers, les écharpes couraient le long des murs de ma chambre.

Puis, ce fut à nouveau l'été.



Le premier amour

C'était l'été.

Un été de fin d'adolescence qui s'étirait entre rêve et peur. Le premier, de tomber amoureuse et la seconde, trop réelle, qu'il ne se passe rien.

Il faisait beau, j'étais en vacance dans la maison du père, il dormait tard. Il était fréquent de le surprendre, en fin d'après-midi, traînant dans sa robe de chambre en loques, agité à l'idée du désordre que ma présence risquait d'amener dans son antre et enchanté de s'exhiber dans cet accoutrement censé démontrer son anticonformisme. Rien de tout cela ne m'épatait et je désertais à longueur de journée devant le risque de verbiage et l'odeur rance de renfermé.

Devant ma honte aussi quand mes amis amusés riaient de ses loufoqueries.

J'étais avec l'un d'eux cet après-midi-là, assise à une terrasse à l'ombre des platanes, face aux Pyrénées.

Je l'avais rencontré quelques jours plus tôt, je m'en souviens, mais comment ? Des amis communs, je crois. Des connaissances, plutôt. Des relations de parents. Voilà. Les enfants d'amis de nos parents qui d'ailleurs n'étaient pas amis eux-mêmes. Des Italiens, ça y est, un frère et une sœur très laids, avec un accent italien *pointu* comme s'ils vivaient à Paris (c'était un curieux compromis) et des lunettes à lourdes montures noires dont les verres leur faisaient des yeux exorbités. Ils déblatéraient à longueur de temps, malgré leur jeune âge, en parlant fort et en pontifiant, sur des sujets édifiants (politique, art, littérature...) comme pour faire oublier l'ingratitude de leur physique. Alors, ils lançaient un débat sur Dante, sur ses *intentions esthétiques* par exemple, à brûle pourpoint, entre la poire et le fromage, quand la conversation tournait autour de la question épineuse du programme du lendemain (piscine ou golf miniature ?), des trucs complètement incongrus pour l'illettrée que j'étais, en refus scolaire depuis la nuit des temps.

Moi, ce qui m'intéressait, c'était l'amour.

Et s'il m'intéressait – preuve de ma quête d'une vraie culture - c'est que je n'en connaissais rien à part mon désir de m'en approcher au plus près dont j'ignorais aussi le contenu (de mon désir et du plus près).

J'allais avoir dix-huit ans, une vie incertaine s'étendait devant moi à perte de vue, l'homme, l'amour, mon désir, tout m'échappait ; le seul moyen de connaître les réponses était, cela va sans dire, de trouver mon sauveur, mon professeur de vie... bref, mon amant.

Mais de cela je ne suis pas sûre non plus. Je tente seulement de comprendre ce qui se passait dans mon imaginaire de presque fille de dix-huit ans qui ne savait rien d'une peau d'homme, encore moins de son sexe, quant à ce que sa tête pouvait contenir, n'en parlons pas.

Alors, nous étions là, le frère de mon futur premier amour et moi, à plaisanter en buvant une menthe à l'eau avec, entre nous, la complicité des baisers que nous avons échangés la veille dans une boîte de la région et sur *Night in white satin*, quand je l'ai vu arriver.

C'était beau.



Ce grand type blond, très mince, qui avançait d'un pas vif, un sourire amusé aux lèvres comme si, de l'autre côté de la place, il avait repéré ma présence et décidé de me séduire ; ce conquérant aux yeux verts, le buste bizarrement penché vers l'arrière dans une désinvolte ondulation qui n'appartint dès cet instant qu'à lui et captura mon cœur pour des années ; cet homme - puisque c'en était un à mes yeux, pas un garçon, même joli, drôle et délicat, avec qui je flirte sur *Night in white satin* ; non, un homme qui va me révéler les secrets de la vie - c'était beau de le voir arriver. J'ai su tout de suite qu'il se passait quelque chose.

Alors, ce qui devait être une longue histoire (puisque quinze années s'écoulèrent avant que l'homme gras et chauve qu'il était devenu ne m'annonce dans une brasserie de la Gare du Nord, en s'empiffrant de moules à la crème, dans une ultime formule provocatrice : *J'ai quarante ans, je renonce à l'amour*) et sans chair (puisque l'intimité de nos rencontres ne dépassa jamais le baiser) commença.

Pendant toutes ces années, nous avons occupé dans la tête de l'autre, et sans nous le dire - sauf à quelques rares occasions, et si pudiquement que nous n'étions sûrs ni de l'avoir énoncé, ni de l'avoir compris -, cette place du rêve en devenir, de l'intimité parfaite, de la pièce manquante.

Alors quoi ?

Quel malentendu nous a interdit d'aller au-delà de la confidence épistolaire qui nous poussait moi, à lui écrire si jeune : « *Je me voulais somptueuse et je me retrouve misérable* » et lui, à me répondre en retour et par télégramme : « *Je suis là, je t'entends, je ne t'abandonnerai pas* » ?

A moins encore que ce ne soit cette peur qu'il avait de moi et qu'il m'avoua un jour alors que j'étais tant impressionnée par le penseur, l'intellectuel, celui pour qui j'ai commencé à creuser mes idées, à interroger mes angoisses, à les mettre en mots, à en chercher le sens ; d'abord, pour avoir quelque chose à dire, pour ne pas être seulement l'idiote de service qu'on m'avait laissé croire que j'étais avec mes rêves de midinette et mes chansonnettes à deux balles ; ensuite, pour ce goût de la quête que j'avais pris car elle me reliait à lui dans cette fraternité amoureuse des mots écrits et des pensées partagées ; enfin, parce qu'elle m'évitait de perdre pied et de sombrer dans le désespoir.

Ou, peut-être - et cela nous dépasserait plus encore -, ce fameux après-midi d'été, m'apercevant de l'autre côté de la place, avait-il décidé, plutôt que de me séduire, d'en découdre avec son frère.

Peut-être ai-je été l'enjeu d'un combat fratricide.

Peut-être me suis-je plu à le provoquer.

Peut-être, à cet instant, suis-je devenue une *sœur-amante* intouchable.

Peut-être nous sommes-nous pris à notre propre jeu et, dépassés par les forces que nous avons réveillées, sommes-nous restés paralysés dans la toile du mythe que nous avons tissée.

Peut-être...



Le séminariste

L'adolescente mal dégrossie avait laissé la place à une jeune femme trop belle qui m'encombrait et me fascinait. Je passais des heures, collée au radiateur brûlant de ma chambre et, mes yeux plantés dans mes yeux devant un miroir, je questionnais mon image. Il y avait entre elle et mon marasme intérieur une telle béance que je ne voyais pas comment les faire cohabiter. Je me sentais mal.

Eduquée dans l'idée de Dieu et de son évidence, je procédai par élimination et je pris son *saint raccourci* pour chercher la réponse à la question qui me tourmentait à chaque heure du jour et de la nuit : « *Comment vivre avec moi ?* »

On m'avait expliqué sérieusement, et je l'avais retenu, qu'avec Dieu un miracle est toujours envisageable, le Saint Esprit peut se manifester à tout moment, ouvrir l'âme de qui y est disposé, et donner des réponses limpides à des questions que d'aucuns mettront des années à se poser.

Je ne pouvais pas y croire mais j'étais assez désespérée pour vouloir le faire ce qui est beaucoup plus fort.

J'attendis les beaux jours, me décollai de mon radiateur désormais froid, fis mon baluchon, et pris le chemin du monastère.

Peut-être étais-je *élue* et avais-je un message à recevoir, qui peut savoir ?

Entrer au couvent, au fond, simplifierait tant de choses, à commencer par cette question qui m'obsédait mais que j'évitais avec une constance dont (élevée dans le *Devoir* d'arriver vierge au mariage) j'étais la seule à ne pas me féliciter : rencontrer la peau et le sexe d'un homme.

Il m'était arrivé, à plusieurs occasions, cela va sans dire, de me trouver dans des situations extrêmes où ma main, saisie de force par une main intraitable, s'était posée sur une érection et où ma culotte avait été forcée, mais j'avais chaque fois trouvé une pirouette pour m'échapper, et il devait y avoir en moi quelque chose de désarmant car les hommes me laissaient aller sans m'en vouloir et parfois même se mettaient à m'aimer.

Alors, je me plongeais en cachette dans des livres qui parlaient de coït, de zones sensibles, de *venir ensemble*, de descriptions anatomiques – poussée par la passion et l'intérêt de l'oie blanche allumeuse que j'ignorais être et que cependant j'étais - avec la certitude familière que la mise en pratique de ce savoir théorique n'était qu'une question de temps, de toute façon un passage obligé, voire, sait-on jamais, un plaisir.

A moins, bien sûr, de choisir le couvent.

Planté au bord d'une route communale, le bâtiment monumental hésitait entre l'austérité d'un pensionnat et la rigueur d'une maison de redressement. Néanmoins, tranchant avec les murs gris, les meurtrières, et les fenêtres à guillotine, l'humeur au-dehors et au-dedans était guillerette ; cela aussi je l'avais appris : ce qui entoure Dieu ou s'entoure de Lui, vit dans l'allégresse.

J'étais donc posée là, avec mon baluchon, cintrée dans mon doute et ma sidération, les yeux écarquillés sur des nonnes virevoltantes, des garçons sains en bermudas et socquettes, des godiches à couettes et jupes larges, et moi encore, tout à mon espoir de révélation qui abritait mon cafard accentué par les odeurs prémonitoires de couloirs poussiéreux, de tisanes soporifiques, de savonnettes visqueuses oubliées sous les douches, de soupes de légumes noyées dans les marmites, et d'effluves écœurantes échappées de l'encensoir, en suspension au bout du bras d'un gamin aux joues rouges, que je sentais sans avoir à m'approcher l'autel...

Quand il est arrivé.

C'est la *Mini* rouge que j'ai remarquée qui, telle une coccinelle rigolote et incongrue, s'est glissée entre les mollets velus et les jupes longues, les espadrilles et les pataugas, les sacs à dos et les duvets entassés devant la grande porte, pour aller se garer plus loin, entre deux cars de *La Compagnie Ardéchoise*.

Je me suis surprise à rire toute seule, mon estomac a gargouillé pour me confirmer que je ne rêvais pas, j'ai attrapé mon barda, et j'ai grimpé les escaliers jusqu'à mon lit de camp.

J'avais aperçu son profil.

Quoi de plus sensuel qu'une rencontre dans la prière ?

La semaine passa ainsi, dans un silence imposé qui accentuait l'intrigue de la reconnaissance.

Quand les bouches se taisent - Dieu qui sait tout le sait : les regards et les corps parlent.

Avec ses cheveux précocement gris, sa tenue de séminariste, son air de contrition et de recueillement, je me suis demandé un moment s'il ne faudrait pas, en effet, que je me fasse nonne pour espérer le rencontrer. Mais il avait dans le regard une lueur de petite frappe et dans sa façon de plisser le nez quand il souriait les traces d'un sale gosse pris en faute qui me rassuraient sur ses intentions : nous étions de la même trempe.

Comme moi, il voulait y croire pour échapper à autre chose.



Alors, commença un festival d'échanges de regards effleurés et fortuits, du café au lait du matin à la compote du soir, au rythme de l'*Angélus* et du *Tantum ergo*, dans le mouvement furtif d'un rideau de confessionnal, pendant la promenade de méditation, sous le grand escalier qui menait aux dortoirs, à l'angle des couloirs qui séparaient les douches, ou encore, en piétinant devant la chambre de *la Sainte* qui revivait depuis quarante ans, sans autre

nourriture que l'hostie, dans l'obscurité totale pour protéger ses yeux sanglants, au prix d'atroces souffrances et chaque vendredi que Dieu fait, la passion du Christ.

Martyre réelle ou virtuelle, cinglée de Dieu, formidable actrice mise en scène avec la bénédiction du Vatican, jouisseuse enragée, ce bout de femme que l'on disait paysanne inculte m'a prodigué d'une voix cassée, venue du fond d'un nulle part obscur, - pendant que je dansais d'un pied sur l'autre en m'interrogeant sur la réalité de ce que j'étais en train de vivre -, quelques vagues conseils en adéquation avec la simplicité de ses origines qui tournaient autour du fait de rester moi-même (« D'accord, mais *laquelle* ? ») et de ne pas oublier mes prières du matin et du soir, quand j'attendais d'elle une révélation définitive, semblable aux prévisions visionnaires d'un marabout ou d'un chaman, face à l'énigme de ma vie.

Peut-être même étais-je venue pour cela.

Mais les voies du Seigneur sont impénétrables, et les nonnes qui sautillaient en agitant leur mouchoir brodé autour de la *Mini* le jour du départ en auraient perdu leur latin, car c'est lui que je trouvai, l'homme que j'allais toucher le soir même avec la gravité et les tremblements de circonstance mais aussi la complicité qui faisait plisser son nez et creusait mes fossettes en nous remémorant les détours qui nous avait conduits, main dans la main, dans cette chambre d'hôtel.

C'est donc lumineuse et pleine d'esprit que je retrouvai quelques jours plus tard ma chambre, mon radiateur, et une intimité nouvelle avec mon miroir, laissant s'étendre autour de moi la certitude que rien, décidément, ne vaut Dieu pour ramener à la raison une fille égarée.



Le fiancé

J'étais en virée de pétroleuses avec *ma meilleure amie* - une rousse minuscule beaucoup plus délurée que moi mais destinée à être rattrapée très vite par la si peu littéraire conjugaison des devoirs conjugaux et maternels - aux alentours d'une grande école qui nous faisait fantasmer sur des jeunes ingénieurs bardés de diplômes, promis à des situations enviables. Nous traînions donc par là, je regrette de devoir l'avouer, moi qui ne brûlais que pour les planches de théâtre et la vie d'artiste, trop jeune pour assumer mes désirs, et pour longtemps encore influencée par l'idée culturelle de l'époque - et je le crains de toujours - de ce qu'il est bon de faire quand on a vingt ans et qu'on est une fille vraiment douée pour rien.

Etant donné les circonstances et la façon dont notre nez s'agençait au milieu de notre figure, l'affaire n'a pas traîné. Comment nous les avons rencontrés ? Je ne sais plus. Peut-être ma copine rousse avait-elle déjà un contact, ça ne me surprendrait pas la concernant ; pour ma part, je débarquais pour la première fois dans cette chambre d'étudiants que partageaient deux jeunes types, un noir et un blanc. Le noir avait une belle gueule, un grand sourire dans un visage anguleux ; le blanc était blond avec des yeux bleus et il est tombé amoureux de moi à la seconde où il m'a vue *PPFFIIIIITTT...* La flèche de Cupidon qui traînait dans le coin lui aussi avec ce don d'ubiquité qu'on lui connaît l'a transpercé de part en part, c'est miracle que les murs n'aient pas été éclaboussés. Pendant ce temps, et pour faire diversion, la rousse papillonnait avec le noir, elle s'intéressait à ses origines et demandait s'il y avait encore des anthropophages dans son pays. On a mangé les derniers, a répondu le noir avec son grand sourire ce qui nous a fait rire, ma copine a rougi, et il y a eu un peu d'air dans la chambre qui commençait à chauffer à blanc sous l'effet du coup de foudre. Moi j'étais flattée de provoquer cette émotion ; il me faudrait des années pour apprendre à me défaire de mes bracelets d'esclave avant qu'ils ne se referment sur mon cou, mes poignets et mes chevilles, ce soir-là j'en étais loin. En plus - et surtout - le blond portait le prénom du *premier amour*, sa couleur de cheveux, une carnation semblable, et j'ai eu envie de croire que c'était le même, version amoureux transi, qu'il allait pouvoir compenser l'autre et faire illusion. Alors, j'ai sauté à pieds joints dans son désir.

Puis, les ennuis ont commencé.

J'étais si peu amoureuse que je ne me souviens pas de nos étreintes. J'imagine que je pensais sans cesse à l'autre et que je faisais un fondu enchaîné avec leurs images. Comme le premier amour vivait à Paris, je suis partie moi aussi en laissant le blond dans sa grande école avec son copain noir qui dormait dans le lit voisin. Je vivais dans une chambre de bonne en buvant du rhum ; c'est une époque où j'ai flirté avec un présent et un futur d'alcoolique. Le premier amour qui l'avait compris passait de temps en temps pour prendre de mes nouvelles en plaisantant pour cacher son inquiétude emberlificotée dans son trouble. Le blond ne faisait pas tant de manières, il débarquait à l'aube tous les quatre matins ; il prenait le train de nuit et il venait me déclarer qu'il m'aimait et qu'il ne pouvait pas vivre sans moi alors que j'étais encore dans mes cauchemars de la nuit. Il a fini par m'avoir à l'usure de ma dépression. Après une énième intrusion matinale, assise au bord de mon lit dans ma chambre de bonne avec les cadavres des bouteilles de rhum qui dormaient dans le placard, j'ai accepté sa proposition de mariage au printemps prochain. Je suis rentrée avec lui dans la ville de sa grande école pour annoncer la nouvelle qui a fait le tour du téléphone familial à la vitesse de l'éclair comme si c'était la meilleure de l'année (on était à Noël).

Puis, les ennuis se sont aggravés.



J'avais vingt ans et je me retrouvais cloîtrée dans la prison de ma folie. Accompagnée de ma panique démultipliée par la décision que je venais de prendre dans une tentative désespérée d'obtenir enfin leurs bonnes grâces, j'errai dans un monde d'adultes rassurés à l'idée de mon prochain sacrifice et indifférents à mon malaise, et près d'un fiancé qui me conseillait, avec une désarmante sincérité, de vivre l'instant présent.

Quelle terreur face aux années qui m'attendaient, et quel désespoir en réponse au froid qui m'entourait, me laissaient paralysée et suffocante comme sous la morsure d'un mamba noir ?

Protégée par l'habitable de ma 2CV, je restais prostrée des heures en rase campagne, tandis que la neige fondait ou que la pluie tombait, aux prises avec mon impuissance, affolée par les battements de mon cœur, étouffée par la nodosité dans ma gorge et la sécheresse de ma bouche, dans la désespérance immense d'une jeune femme perdue.

Pendant ce temps, et me sentant chancelante, les parents du fiancé me jouaient à outrance la comédie du couple idéal.

Alors, je passais des journées interminables dans cette maison tirée au cordeau, briquée et lustrée dès le matin, fleurie chaque *Jour du Seigneur* par l'époux vieillissant qui refourguait à l'infini sa démonstration d'amant sublime à ses enfants (en particulier à une fille trop grande, trop grosse, jalouse de sa mère, et éprise des mâles de la tribu qu'elle poursuivait jusque sous la douche), jeune femelle étrangère au troupeau, assise à la table de *l'autre famille*, nourrie jusqu'au gavage, objet d'un projet dont tout désir personnel était écarté, destinée à procréer en quantité et pour la satisfaction générale, dormant dans le lit à une place de l'éternel adolescent adulé sous le regard bienveillant de ses géniteurs et avec leur dégoûtante bénédiction, quand ma peur m'a réveillée.

La date du sacrifice était fixée, le bourreau en soutane préparait son élixir empoisonné, l'organiste répétait son chant funèbre, les pères payaient pour une inoubliable mise à mort, les marâtres brodaient leurs plus beaux atours, la sœur jalouse répétait ses œillades devant son miroir, le premier amour se repliait sur lui-même dans une posture d'une infinie mélancolie, le fiancé aux dents blanches racontait à qui voulait l'entendre qu'il allait m'emporter sur les routes du monde et aux yeux de tous dans une décapotable anglaise, quand - dans un ultime instinct de survie - j'ai repris le train pour Paris.



L'Indien

Les dieux veillaient sur moi. Voilà ce que je pense.

J'étais là, avec mes vingt ans et des poussières, rompue de fiançailles, paumée de l'avenir mais libre du passé, seule dans la vie et dans la ville que je traversais à pied dans ses grandes largeurs et à toute heure du jour, interrompue parfois dans mon élan par des artistes qui me suppliaient de poser pour eux et pour la gloire de leur Art puis, s'inclinant devant mon refus frileux avec une déroutante élégance, punctuaient leurs propos de cette connivence qui nous réunissait comme si nous reconnaissions d'instinct les coups qui nous avaient été portés et tentions de nous en protéger.

Je le sais, je les ai trop connus pour songer à la ruse.

J'étais dans cette errance quand je l'ai rencontré.

Ce fut d'abord une absence, cet homme, et peut-être le destin me faisait-il un clin d'œil prémonitoire quand j'interrogeais cette table à dessin derrière laquelle une place chaude mais vacante me proposait de décrypter les messages cachés dans un briquet rouge oublié, un pull abandonné, quelques esquisses dessinées.

Puis, il est arrivé un matin comme je servais le café ou répondais au téléphone selon les termes de ce premier contrat que j'avais signé en tremblant, emprisonnée par la peur de me lier qui me torturait depuis ces cauchemars d'enfance dans lesquels - condamnée à l'Enfer - je travaillais sur ordre divin, et *pour la vie éternelle*.

Il est donc arrivé ce matin-là et, avec son regard d'homme qui en connaissait un rayon sur la question, il m'a balayée de haut en bas, un sourire au coin de ses lèvres un peu crispées comme si un brin d'herbe y était fiché, désinvolte et insolent. Mais de la désinvolture et de l'insolence du brin d'herbe absent entre ses dents du bonheur il n'y avait pas trace en lui, ni de légèreté, au fond, dans l'attention qu'il me portait d'entrée, obscure, brutale, instinctive.

Alors, comme la petite fille du conte qui vient de rencontrer le loup, je minaudais et rougissais en lui apportant son café noir et sucré, troublée par ses allusions répétées à mon image dans son sommeil, ébahie par sa nature, intimidée par sa puissance, et soumise, déjà - car affamée -, à ce qu'il représentait d'autorité virile.

Et l'homme brun à gueule d'Indien entre les pattes duquel j'allais me sentir malaxée, remodelée, violentée, et abandonnée dans tous les sens de l'adjectif, entra dans ma vie de chrysalide, déchira sans ménagement mon cocon de soie et, posant deux doigts sur ma bouche, m'ordonna de me taire.

Dans les mois et les années qui suivirent, il m'enferma dans son désir - dans une maison en pierres brutes posée à l'orée d'un bois dans lequel il exigea que je marche sans bruit comme la squaw que je suis d'une certaine façon devenue - m'apprit à retourner la terre, m'enseigna comment scier le chêne et le châtaignier, trancha - pour que je la cuisine - la viande sur l'animal encore chaud, me pria de porter des robes fluides et de gainer mes jambes de soie, et bouscula, enfin, mes dernières larmes d'innocence ramenant au bercail des effluves âcres de femelle.



C'est alors qu'il me fit un enfant.

Riche de mon expérience de terre et d'humus et pleine de la promesse de son arrivée imminente, je nous promenais - l'enfant en moi et moi - des heures entières à travers bois, en compagnie de nos animaux familiers qui guettaient mon signal pour ouvrir notre marche.

Précédée de ce singulier cortège, je compris enfin pourquoi nos regards qui annonçaient nos peaux sauvagement semblables s'étaient rencontrés, ce matin-là, devant le café noir et sucré que je lui servais, alors que - si jeune, si blonde, si tragiquement fraîche - j'ignorais tout de ce possible.

Puis, par un matin d'hiver, alors qu'il neigeait dehors et que venait de naître le plus bel enfant du monde, il pleura.

Mais, au fil des ans, la jeune épouse au service de l'homme des bois se rebellait, la *sœur-amante* du premier amour poursuivait sa quête, l'effroi de l'enfermement dans l'engagement éternel fabriquait de l'électricité dans ma tête tandis qu'il cognait la sienne aux murs pour calmer les bouillonnements d'impuissance que provoquaient en lui mes pensées et mes livres.

Alors, celle que j'allais apprendre à connaître, intraitable et omnipotente malgré son désarroi ou à cause de lui, se manifesta pour la seconde fois et - pour sauver sa peau ou se donner une chance de la comprendre - accrocha son bébé à sa hanche et quitta la maison.

Des années plus tard, il appela un soir pour parler à son fils. Sa colère à mon égard ne s'était pas calmée. C'est la dernière fois que j'entendis sa voix ; dans les jours qui suivirent, il mourut - toujours bouillonnant, il se peut, de la vie en lui qui lui résistait - au volant de sa voiture.

Parfois il me visite en rêve.

Je le soupçonne d'avoir rejoint quelque *Réserve* où défendre la liberté de son peuple.



Le fils

Peut-être est-ce pour faire un bras d'honneur à la mort que nous sommes tombés amoureux. A 27 ans on ne se pose pas ce genre de question. On vit intensément, c'est tout.

A l'origine de l'histoire il y eut une jeune femme qui était mon amie.

Nous étions liées par une relation grave et joyeuse dont la complicité trouvait son accomplissement dans un prénom : le nôtre. Nous roulions sur les routes communales, dans sa *Méhari* ouverte à tous les vents, à fond de train, aussi enceintes qu'il est possible de l'être, portant en rigolant le monde en devenir, triomphantes. Nous parlions de nos hommes, sans connaître celui de l'autre autrement que dans ce qu'elle en disait. En février nos enfants sont nés à quelques jours d'intervalle puis, au printemps, un camion l'a projetée contre un arbre. Elle est morte.

Dans les mois qui ont suivi, il est venu chaque jour chercher auprès de moi et de la vie qui circulait dans notre maison un réconfort au froid qui était tombé sur la sienne. Il me faisait rire. A son tour il est devenu mon ami. Quand je suis partie en emportant mon bébé sur ma hanche, je lui ai demandé l'hospitalité.

Voilà comment a commencé une histoire dont je cherche laborieusement le souffle.

Nous nous sommes aimés, pourtant, je m'en souviens. Nous avons découvert ensemble l'érotisme, le besoin incessant de l'autre qui occupe sans répit la tête et le corps. Nous discussions aussi, à bâton rompu, nous nous engueulions ; il était brillant, cultivé, curieux, ironique et provocateur. Il élevait des chèvres. Trois cents. Une vraie entreprise, pas un fantasma de baba cool. Il fabriquait les meilleurs fromages de la région ; le président de la république qui était son voisin les voulait à sa table. Souvent il aidait les mères à mettre bas. Il pouvait entrer son bras dans leur ventre jusqu'au coude pour sauver un petit. Je le regardais faire et je l'aimais davantage. C'est cette simplicité dans le geste et la connaissance qu'il suggérait du mystère de l'origine ; il me troublait chez lui, cet instinct cru et incarné, ce respect de l'animal, et ses yeux qui riaient.

Nous débordions de vie, nous étions heureux, drôles, affamés de tout. Nous avions des bébés jumeaux qui ne demandaient qu'à profiter l'un de l'autre. Nous possédions un trésor de créativité pour transformer l'histoire et la faire fructifier.

Et pourtant nous avons perdu.

Ils étaient laids et méchants.

Un monstre à deux corps mous. L'un surmonté d'une face blême et malade, sous une calvitie triste ; l'autre de bajoues flasques autour d'une vieille bouche fardée de rose, sous une permanente blonde. Leur cruauté allait de pair avec la peur de perdre cette demi-orpheline minuscule qu'ils s'étaient appropriée avec une voracité écoeurante et que j'aurais pu leur enlever sur un seul mot de lui, son père.

Ils étaient affolés, il faut les comprendre, par ma jeunesse, ma santé, ma beauté du diable, et par cette force maternelle qu'ils pressentaient que j'aurais pu offrir à cette enfant frileuse qu'ils déformaient à leur image l'abandonnant des heures sur un pot aérodynamique dans lequel elle finissait par déposer trois crottes.

Et ils étaient jaloux, de moi, de leur fils, de notre bonheur, de cette liberté soudaine, de ce dénouement non programmé.

Mais je n'ai pas compris. J'ignorais notre pouvoir et leur hargne pernicieuse semait le doute, leurs mots fielleux me tétanisaient. Alors, je me suis laissée toucher quand j'aurais pu les terrasser, écraser leurs gueules sous mes pieds nus et les regarder vomir leur langue, ouvrir leurs ventres en suivant les rides en pointillés et les purger de leurs humeurs, crever leurs regards sales, exploser leurs dentiers au butoir, et donner leurs restes à bouffer aux cochons.

J'aurais pu mais je ne l'ai pas fait. La honte d'être vivante, je crois.



Ils étaient riches, en plus.

Alors, il se ramenait, le chéquier à la main ; il alignait les zéros devant la virgule après des discussions interminables destinées à entretenir son pouvoir et donnait un coup de verrou de plus à la cellule de ce fils qui ne savait plus qui aimer, tuer, ou abandonner, qui voulait tout et encaisser, qui nous suppliait moi, eux, ses chèvres, et toute la smala, de baisser les armes, de vivre, s'il vous plait, dans un monde parfait où plus personne ne mourrait et où on resterait bien tranquilles à boire des coups, chasser les papillons, élever les escargots, jouer aux cerfs-volants, et se remplir des repas de la vieille blonde dont elle faisait sa singularité, affairée derrière son tablier fleuri, incapable de se présenter telle qu'en elle-même, bras et mains vides, sans cassoulet, paella, ni choucroute.

Les plus grands sentiments ne résistent pas au néant.

Ni amour, ni cordialité ; pas de curiosité, pas de sensibilité, pas d'émotion, pas d'intelligence, pas de culture, pas de bienveillance, pas d'humour.

Des âmes inutiles.

Ils m'ont eue à l'usure.

Je me suis battue des années pour lui et pour l'enfant, dans ma vie, dans ma tête, dans mon ventre puis, un jour, j'ai renoncé. La méchanceté de trop, je me souviens. Des mots sur moi, gratuits et destructeurs, qui avaient fait le tour d'un village familial avant d'être servis - à mon intention et pendant la vaisselle du soir - par une parente délicate.

Je me suis levée tôt le lendemain ; je suis partie marcher sur une route communale, une de celles où on aurait pu foncer à tombeau ouvert dans sa *Méhari* offerte à tous les vents et, alors que le coq lançait son premier chant et que la brume se levait au-dessus du cimetière, j'ai décidé d'abandonner.

J'étais trop petite pour la mission qu'*elle* m'avait confiée, au-delà de la mort.



Le passeur

Des mois se sont écoulés, interminables. *Le deuil nécessaire*, il paraît. Le vide après le plein. L'épreuve pour comprendre et transformer.

Le néant.

Pour la première fois de ma vie, je vivais sans homme. Contrainte et forcée, triste et ennuyeuse.

Il y avait, dans le miroir, un visage et un corps que j'interrogeais comme ceux d'une inconnue dont je n'aurais su dire si elle était belle ou ingrate et à propos desquels je me demandais s'ils pourraient encore s'abandonner au désir et surtout le susciter.

C'était une aridité déroutante.

J'avais 35 ans et j'étais devenue transparente.

Puis, la fin de l'année arriva et il fut question d'un réveillon auquel devait participer un homme, un séducteur, le genre belle gueule, chasseur invétéré, éternel célibataire.

Le portrait-type que j'attendais.

Je décidai, avec la complicité de mon instinct de survie, de conjuguer avec lui *année nouvelle* et *sortie du tunnel*.

Je suis entrée dans ce salon plein de monde après avoir grimpé l'escalier, aiguillonnée par la conscience qui ne me quitterait pas avant longtemps de la violence de cette rencontre avec un corps inconnu, de son abrupte nécessité.



J'ai lancé un bonjour nerveux à la cantonade, m'arrêtant sur ce beau type brun qui me regardait en se marrant puis qui me répondait sans un mot - avec le sourire et le regard de celui qui comprend de quoi il retourne - qu'il était d'accord, je n'avais pas de doute à avoir, on n'était pas là pour se conter fleurette.

Et la soirée a passé avec les huîtres, le saumon, l'alcool qui coule à flot, les cadeaux idiots qui font plaisir, la musique et la danse, et l'homme et moi qui se cherchent, brutaux et familiers, puisque la séduction est inutile, et nos mains qui s'effleurent sans trouble, car c'est un rituel - comme une épreuve au bout de laquelle je dois aller en cette nuit où les sorcières m'attendent - et qu'il l'a compris.

Enfin, l'heure est arrivée de lancer un bonsoir décontracté à la cantonade, autant que faire se peut, compte tenu de ma pudeur et de mon aversion pour la rigolade pleine de sous-entendus qui entoure parfois les choses du sexe. Puis, sans prononcer un mot, nous avons descendu les escaliers et, après avoir parcouru les rues sombres et déjà calmes de la ville, nous en avons monté d'autres jusqu'à la porte de mon appartement que j'ai ouverte dans l'obscurité pour qu'il ne puisse rien saisir de mon intimité et nous nous sommes dirigés vers ma chambre. Nous nous sommes déshabillés, je me suis allongée, il s'est couché sur moi, j'ai senti son ventre ferme, chaud et tendre se coller au mien, nos langues se sont touchées, nos dents se sont entrechoquées, il a emprisonné mes poignets, et il est entré en moi.

Quand nous nous sommes séparés, il s'est assis à la tête du lit, adossé dans l'angle du mur, les jambes repliées dans ses bras, il m'a regardée, il a tenté un mot, mais je le fixais sans sourire.

Il s'est déroulé, il s'est levé, il s'est rhabillé, je l'ai raccompagné à la porte, il m'a jeté un dernier regard en faisant un signe léger de la main, et il a disparu.

Plus tard, j'ai ouvert la fenêtre sur la nuit blanche. En apercevant les sapins éclairés derrière les baies vitrées, j'ai compris que j'étais désormais *seule avec moi*.

Le 1^{er} janvier de cette année-là, je me suis réveillée joyeuse, le visage clair et lavé.



L'artiste

Je ne sais comment le raconter. Il fut éphémère à l'excès ; aquatique et fuyant comme un poisson de torrent. Il marchait sur la terre en suivant sa ligne de fuite, dans le sens du vent ou à contre-courant, le regard lointain ou la tête baissée. Intouchable.

Nous nous sommes rencontrés dans un bar, un soir.

Il m'a murmuré :

- Je suis artiste.

Il était beau. Cela l'encomrait.

Il était une voix, basse et exigeante, comme un sanglot de jazz. Il était un regard, vert, comme de l'algue. Il était une silhouette, fluide, comme une chorégraphie. Il était des mains, modeleuses, comme une cire chaude. Il était une bouche, sensuelle, comme l'abandon d'une nuque nue.

Il était l'alcool, aussi, poussé vers son au-delà.

Ce n'était pas un homme *normal*.

Je veux dire, je pouvais en décrire le souffle, en guetter la musique, en évoquer l'intensité ; je ne pouvais en attendre une marque.

J'étais toujours surprise lorsqu'il me chuchotait avoir croisé des bas qu'il souhaitait que je porte.

C'était si réel, soudain.

Une semaine après notre rencontre dans le bar, je l'ai retrouvé dans cette station balnéaire, au bord de la mer du nord.



Nous étions un dimanche. C'était l'automne, il pleuvait, je portais un béret et des mitaines noires, il claquait des dents en pétrissant mes doigts. Dans nos assiettes les gaufres refroidissaient.

- Qu'est-ce qu'on fait ? je demandais
- Que veux-tu faire ? il répondait
- Non... Je te demande... *Qu'est-ce qu'on fait ?*

La réponse, bien sûr, était dans la question.

Nous avons commencé à nous aimer.

Camille aurait pu nous inventer. C'était un emboîtement parfait.

Il y avait tant de grâce entre nous, tant d'émotion impalpable, tant de silences évocateurs, tant de sensualité, d'érotisme marin, de désir, d'attente et de sourires, tant aussi de fragile.

Nous sommes tombés douloureusement amoureux.
La présence de l'un transformait la sensation de vivre de l'autre.

Et le monde nous admirait.
Surtout lui.

Je le rejoignais dans les bars, très tard. Je le regardais s'enfoncer dans l'alcool, son regard s'embrumait, son sourire devenait stupide, les hommes autour de lui chuchotaient que tu es beau !
Il s'en foutait. Il tenait ma taille.

Il voulait un enfant ; mes rides au coin des yeux.
C'est tout.

Parfois, il disparaissait plusieurs jours. Il allait se saouler quelque part...
Il me manquait.
Il m'énervait aussi à me mettre dans le rôle de la femme qui attend le retour de son délinquant.

Puis, un matin, il frappait à la fenêtre de ma chambre, sourire gamin, ravi de sa blague...
J'habitais au troisième.

Il piquait mes pulls, les clés de ma maison, les livres dans ma bibliothèque, la monnaie dans mon sac...
Il envahissait l'espace et ma tête, l'air de rien, comme une eau dormante et silencieuse.

Même présent il me manquait. Je souffrais de son absence à vivre.

Il avait en lui cette part de féminité qui appartient aux poètes, soulignée par une puissance virile intraitable. C'était une combinaison affolante pour laquelle je me suis battue, une nuit, contre une tigresse qui le guettait dans l'ombre.

Puis, je me suis lassée. Du prévisible. De la répétition.

Pour me faire vibrer à l'attente celui qui la provoque doit en avoir l'exigence. Systématique, elle devient fonctionnaire. Il peut y avoir tant de complaisance chez un homme, je commençais à le comprendre, à s'installer dans une forme. Et il y avait tant de mouvement intérieur en nécessité chez moi, et depuis si longtemps, que je ne cherchais plus à le brider quand je réalisais que j'étais seule à oser l'explorer.

Alors, la distance s'est installée en compagnie de sa sœur la froideur, couple torturant mais chéri que je porte et qui, le moment venu, endort ma tendresse amoureuse pour m'emmener plus loin, franchir encore et encore quelques marches vers mon étoile.

L'homme est un passeur qui s'ignore.

Il m'emporte dans sa barque pour une traversée plus ou moins longue, me dépose de l'autre côté de la rive et s'en retourne seul, vaguement étourdi.

Il fut un passeur.

Celui de l'âge vulnérable, encombré de devoirs contraignants, à l'âge de femme, douloureux mais plus libre.

Je ne suis pas sûre qu'il l'ait compris.

Mais peut-être sa beauté offusquait-elle les dieux...

Un temps plus tard qui se compte en courtes années, il a insulté un homme, une nuit, dans un bar.
L'autre s'est senti humilié. Il a sorti un couteau.

Il ne lui manquait que la parole et, ce soir-là, elle l'a tué.



Le mari

Enfant, sa mère l'avait accusé de mensonge un jour qu'il disait la vérité.

Pour le punir, son père avait offert à son cousin le saxophone qui lui était destiné.

C'est le souvenir que je garde de lui, cette histoire toujours amère quand il me la racontait, sans doute pour gommer à mon tour l'amertume qui me reste de ce qu'il n'a pas osé être et cependant qu'il était, de la trahison qu'il s'est faite, cette fois, à lui-même.

Pour effacer l'amertume et fermer son clapet au triomphe de son père, il avait décidé - ce jour-là, et sans le savoir - de posséder le monde, les femmes, l'argent et, pour commencer, une héritière ingrate, bigote, mais gentille, qu'il avait fini par aimer sincèrement et profondément comme le menteur maladroit qu'il était, l'asocial malgré lui qu'on l'avait forcé à devenir.

La dernière fois que je l'ai aperçu, il était en sa compagnie.

Semblables.

Cheveux blonds blancs, yeux clairs et peaux roses, affublés du même pull shetland, bleu marine pour elle, gris souris pour lui, consensuels et tristes comme deux vieux enfants qui sortent de pension en se tenant la main et se réfugient sous la table, à peine arrivés et pendant le repas familial, pour se bécoter chastement.

La dernière fois que je l'ai vu, j'ai compris que j'avais été, dans l'ombre de *leur histoire*, un souffle de survie.



J'avais 40 ans et j'étais devenue cette femme qui avait compris qu'elle ne cherchait pas le quotidien à rassurer, la feuille d'impôt à partager, les repas du dimanche à faire semblant d'émoustiller, la reconnaissance familiale et sociale à satisfaire. J'étais déjà - douloureusement encore mais féroce quand même - cet animal sauvage et libre que j'avais toujours été, cette louve tête de meute et néanmoins solitaire qui part chasser au petit matin, n'a besoin de personne pour poser ses pattes dans la neige fraîche, mais envie, au contraire, d'entendre les craquements souples qu'elles provoquent en s'enfonçant, et qui résonnent en écho le long des troncs des sapins sombres, avec cette sensation unique d'être vivante.

Cela aussi trouvait son point d'ancrage dans la ville endormie que je traversais seule pour rentrer chez moi - après ces heures passées à nous rassasier l'un de l'autre dans une chambre anonyme -, refusant son bras rassurant non pour le défier mais par ferveur jalouse de ces instants silencieux qui me voyaient debout sur les pavés humides, aux prises avec mon histoire et mon destin, amoureuse de l'une et de l'autre jusqu'à la tyrannie.

L'homme peut-être n'était qu'un détonateur.

Et pourtant je l'aimais. Nous étions affamés, soudés dans une exaspération ricanante, nous provoquant et nous fuyant dans un combat pervers, nous baisant à toute heure et dans toutes les situations, possédés par un désir brûlant qui envahissait nos ventres, nos sexes, et faisait trembler nos cuisses, épuisant nos peaux rougies et nos gencives marquées au fer.

A l'opposé des exquis jouissances des douleurs de même qualité, cet *amour-torture* cognait dans nos têtes, révélant nos folies respectives, nos sanglots refoulés au fin fond des grottes de nos mémoires, et donnait naissance à une boule de feu et de lumière noire qui s'installait en nous, sous le cœur, à la place exacte de ce plexus que l'on dit solaire, comme un enfant monstrueux tombé en amour qui nous aurait enlacés de ses bras tentaculaires, refusant à tout jamais de nous libérer maintenant qu'il nous avait *enfin* trouvés.

Les intermèdes familiaux lui faisaient du bien ; à moi aussi qui en profitais pour respirer doucement des heures entières, allongée dans le noir, déliant et dénouant les doigts puis les mains puis les bras de cette créature despote qui se tenait lovée en moi, abandonnant à la terre l'anneau d'or serti de saphirs qu'il m'avait offert, brûlant sans les relire nos onanismes épistolaires.

De cet homme qui se présentait au monde comme un mâle brutal et glacial, un arriviste enfermé dans des pensées réactionnaires, un bourgeois encanaillé au physique de baroudeur chargé des certitudes que lui autorisaient les actions en bourse et les biens immobiliers qu'elle avait déroulé à ses pieds, l'enferrant à tout jamais dans des chaînes qu'il avait décidé de croire tendres pour anesthésier sa conscience et l'empêcher de déchirer les voiles qui protégeaient son intime flamme ; de cet homme, donc, je sais que je suis seule à avoir vu l'âme poète, le visage apaisé de douceur, le regard plein de larmes puis de rires, la vigueur du créateur, l'enthousiasme de l'enfant, la force chaude et tendre de l'amant.



Je ne cherche pas furieusement à saisir de l'homme la faille (je veux parler de cette propension à l'abandon montée en épingle et fascination, guettée et soulignée par les voraces d'émotion) mais, un après-midi de soleil, je l'ai vu, vêtu d'une salopette blanche, m'ouvrir la porte de son antre d'artiste, couvert de peinture et d'éclats de musique, le regard clair et le sourire aux lèvres.

Lumineux et vivant.



Le frère

L'homme qui était dans ma vie n'y est plus.

Nous sommes sortis ensemble de celle de l'autre, d'un seul mouvement, sans un cri, ni haussement de sourcil. C'était un dimanche soir, en un instant, la fin de l'histoire s'est écrite dans le silence du salon se glissant toute entière dans la mémoire de ces pages. Le lendemain nous nous disions au revoir comme à l'ordinaire.

Nous ne nous sommes plus revus.

Il a gardé de moi un jeu de clés, un polar, et mon blouson en cuir marron acheté à Hollywood il y a des années.

J'ai gardé de lui, un roman de Céline jamais terminé, des chaussettes de montagne en laine orange, et son *Perfecto*, brodé dans le dos, dont il avait assez et que j'adore.



Nous nous étions rencontrés huit ans plus tôt dans un bar, très tard, un soir où nous n'attendions rien de l'amour. J'y étais venue seule, poussée dehors par la lassitude. Assise devant le zinc, je discutais depuis un moment avec un peintre italien qui portait un feutre noir et les dents du bonheur. Il me contait ses amours adolescentes quand les bergères le dépucelaient dans les plaines arides de Calabre. Il évoquait ses noces précoces en ces temps où, beau comme un dieu, il soignait les chevaux du père d'une jeune et ardente héritière, quand, l'homme qui allait être dans ma vie est arrivé accompagné de sa dépression qui lui tenait la main à la suite d'une trahison récente. Nous nous sommes reconnus dans l'instant et il a entamé un de ces interminables monologues qui allait me rendre folle quand, au milieu d'une phrase, il s'est penché vers moi, comme saisi d'une urgence soudaine, et il a embrassé ma bouche.

Puis, il s'est redressé de toute sa hauteur.

Le soir même, je tombais amoureuse de sa peau et j'oubliais le flot des mots.

Ainsi a débuté une histoire qui allait nous promener de diatribes épuisantes - exacerbées par le souvenir d'un mariage interminable avec une fille sotte qui le tenait captif dans l'idée de la nécessité d'être beaux et de mettre en tension l'excitation du désir dans l'omniprésence du risque de séduire, à tout moment, et n'importe qui - à la complicité humide de deux chiots dans le même panier

(qu'au-delà de tout nous étions) qui se mordent, se lèchent le museau, se balancent des coups de pattes et de langue, en criant et en grognant, collés l'un à l'autre des nuits entières.

Comme une sœur et un frère siamois qui n'arriveraient pas à se séparer malgré le désir qu'ils en ont, nous présentions tous les signes d'une maladie commune appelée « passion », « colère » ou « rébellion », suivant le jour ou l'heure de manifestation de ses symptômes.

C'était le nerf d'une guerre sans enjeu, stratégie, ni projet, qui se nourrissait de nos errances, de ses soupes au potiron, de mes gamineries, de la puissance de sa main saisissant mon poignet, de mes doigts s'enroulant dans ses cheveux, de ses mots chantés et de mes mots écrits, et qui s'épuisait dans le même temps à ses soliloques, mes hurlements, sa résistance à aimer, mes obsessions d'évasion, notre incompetence à la simplicité d'être deux, et notre goût forcené pour le plaisir d'arpenter la terre du monde.

Seuls.

Alors, nous rompions sans cesse, allant étendre nos membres et déployer notre imaginaire chacun de son côté pour revenir différents, plus denses, plus complets, plus familiers aussi.

C'était une histoire sans fin qui déroulait son *fil de soie* auquel nous étendions notre tendresse, notre cafard à l'idée de nous perdre, notre curiosité pour la pensée de l'autre, notre plaisir infini à nous sentir déambuler ensemble, traversant les dimanches gris ou lumineux de long en large dans la ville, sur les traces de poètes et de funambules, reliés par la certitude intime et jamais évoquée d'une blessure originelle commune - abandon, trahison, ou possession - qui nous faisait complices, semblables, inséparables, et insupportables l'un à l'autre.

C'était une histoire étrange, sacrifiée dès l'origine à l'autel d'absents - interdits d'accès à son intimité sacrée - dont l'intrusion en eaux troubles au cœur de nos enfances en avait souillé la fraîcheur, nous condamnant à l'éternelle errance de l'amour.



« Il faut que je te dise que je viens de rencontrer un homme. La première fois que je l'ai vu, - après avoir parlé avec lui un moment dans son bureau, après l'avoir troublé dans son couloir (j'ai saisi la poussière de seconde d'étoile où son regard qui se tournait vers moi dans un lent mouvement de surprise - je ne sais plus ce que je disais qui l'étonnait - avait l'intérêt particulier que provoque une vision inattendue et bouleversante) -, après donc ces instants singuliers où ce qui n'existait pas avant et ne savait pas ce qu'il manquait se mettait à respirer, j'ai pensé ... »

Paris, août 2005